

Villes et traces : les déchets comme lecture de ville ?

Alors que l'urbanisme moderne s'est très rapidement intéressé à l'assainissement des villes et à la gestion des ordures, le lien entre urbanisme et rapport aux déchets tend, si ce n'est à se distendre, à perdre de sa visibilité. En nous forçant à regarder ce que nous préferions peut-être ne pas voir, les deux intervenantes nous invitent à **repenser les interactions entre métabolismes humains et urbains**.

Les intervenantes

- **Ilana Boltvinik** : artiste, professeure à l'Universidad Veracruzana (Mexique)
- **Marine Legrand** : anthropologue, chargée d'animation et de recherche - programme OCAPI du Laboratoire Eau, Environnement et Systèmes Urbains (Leesu) - École des Ponts ParisTech

Le collectif TRES, fondé en 2009 par Ilana Boltvinik et Ricardo Viñas, entend explorer la ville grâce à une démarche transdisciplinaire alliant **recherches et pratiques artistiques**. L'approche artistique présente en effet l'intérêt d'être à la fois active et réactive (elle entreprend un questionnement mais se laisse guider par les artefacts), ludique et provocante.

En l'occurrence, le projet « Todo lo que brilla es oro » est né de la volonté d'étudier les **points aveugles des villes**, ce que nous avons l'habitude d'occulter : nos déchets. Refusant de réduire les déchets à de simples sous-produits de nos sociétés, TRES les considère comme des **reflets de nos modes de vie** et s'intéresse à l'économie qu'ils organisent. Si la dimension écologique n'est pas totalement étrangère à leurs questionnements, elle reste néanmoins secondaire.



Le terrain d'enquête, un échangeur autoroutier aux abords de Mexico, est l'un de ces lieux fonctionnels mais délaissés, où les déchets s'accumulent. Il accueille des arrêts de bus, de l'habitat précaire et, surtout, une intense circulation. Sur place, les deux artistes ont rapidement découvert une première pépite : une **bouteille de plastique remplie d'urine**. De fait, les automobilistes pressés se soulagent dans des bouteilles de soda vides et les jettent par la vitre, sans s'arrêter.

Ces bouteilles apparemment sans valeur ont déterminé la forme du projet. Elles allient deux objets (l'urine, la bouteille en PET) qui sont à la fois des **déchets et des non-déchets** (l'un est un fertilisant, l'autre est recyclable) et cette alliance est explosive. Au sens propre du terme, ces bouteilles sont des bombes : les bactéries se nourrissent du glucose résiduel, prolifèrent et le gaz produit peut provoquer une explosion. Au sens figuré, elles contiennent une importante quantité de données sur la santé des automobilistes et ont un véritable potentiel perturbateur. **Elles sont un symbole fort de nos sociétés qui, dépassant le stade des fast-food societies, deviennent des fast-pee societies.**

Encore faut-il les mettre en valeur. Une collaboration avec un laboratoire médical a donc été menée, visant à établir un diagnostic à partir des urines collectées (traces de diabète, d'infections, etc.). Les bouteilles d'urine ont ensuite été **exposées dans les espaces publics**, telles des œuvres d'art à la lumière du soleil, accompagnées de panneaux résumant les données obtenues (date de collecte, description, résultats d'analyse).



Parallèlement, un **dispositif de filtration** a été mis au point. Il permet, littéralement, de transformer l'urine en eau. Si les analyses scientifiques attestent de la potabilité chimique de l'eau obtenue, sa potabilité symbolique est loin d'être acquise.

Cette démarche artistique engage une discussion sur la signification de l'urine, cette production qui a la couleur de l'or et est essentiellement constitué du plus précieux des liquides : l'eau et qui, pourtant, est non seulement jugée sans valeur mais soumise à un puissant tabou.

Anthropologue au Laboratoire « environnement, eau et systèmes urbains » (LEESU, École des Ponts Paris Tech), Marine Legrand travaille sur la **place des fluides corporels dans les urbains** et, notamment, interroge un éventuel retour des **engrais humains**. Alors qu'au XIXe siècle, l'épandage était la manière courante de se débarrasser des déchets humains et de recycler en fertilisant les terres, l'apparition des engrais chimiques a rendu cette pratique obsolète. Elle a également provoqué une crise systémique en **dissociant l'assainissement de la fertilisation** : alors que le métabolisme territorial était relativement clos, il est désormais ouvert, linéaire (importance des fertilisants, exportant des déchets organiques).

Il s'agit donc ici d'une invitation à **repenser les relations entre lieux habités et lieux cultivés**, entre villes et campagnes mais aussi, plus fondamentalement, à **reconsidérer notre appareil digestif comme un outil de fertilisation**. Une restructuration du cycle fertilisation/assainissement supposerait la mise en place de divers dispositifs (toilettes sèches séparatives, toilettes de compostage, infrastructures d'assainissement adaptées, habitat transformé, pratiques agricoles modifiées...) et, par conséquent, la création de nouvelles filières d'économie circulaire.

La tendance est déjà à l'œuvre, mais elle se heurte à de **fortes résistances culturelles**. Pour les surmonter, le LEESU propose diverses approches :

- Le design pour encourager de nouvelles pratiques ;



- Des mises en récit pour repenser notre rapport aux aliments digérés (ateliers d'écriture) ;
- Des ateliers de dégustations pour stimuler la réflexion sur la production agricole ;
- Des installations métaboliques pour permettre la récupération des déchets humains...

Essentiellement, ces expériences se développent aux marges de la fabrique urbaine. Elles inspirent les acteurs de **l'urbanisme transitoire** ou de **l'habitat participatif**. Quelques projets d'aménagements parviennent à les intégrer (Saint-Vincent-de-Paul, à Paris) mais le sujet reste difficile à aborder.

Pourquoi la mise en œuvre de ces pratiques de récupérations est-elle particulièrement difficile en France ?

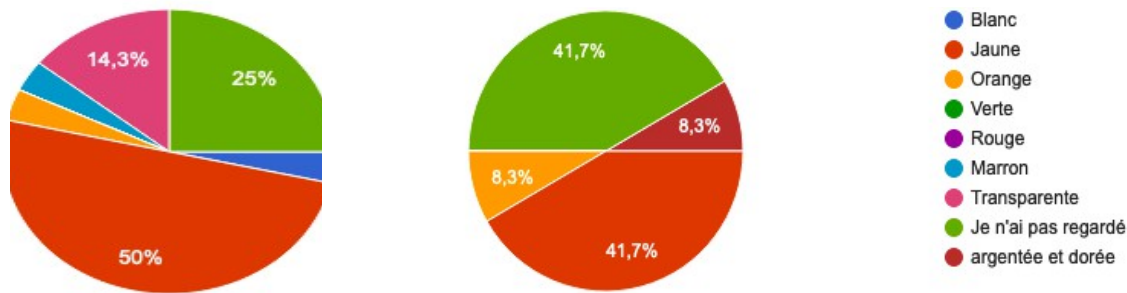
Si l'Europe du Nord bénéficie d'une certaine avance sur ces questions, le tabou est général (et pas propre à la France). Cependant, la forte centralisation des infrastructures et du système d'assainissement français complique certainement leur transformation.

Remarque-t-on les mêmes préventions dans les sphères académiques et artistiques ?

De nombreux travaux scientifiques s'intéressent aux déchets humains et il n'y a pas de réel tabou académique. Malgré tout, il demeure qu'aucun laboratoire ne se consacre au *Pee & Poo Management*.

Wim Delvoy a développé le concept « d'art fécal » et créé *Cloaca*, une installation transformant la nourriture en merde ; Gianantonio Locatelli expose des objets à base de bouses de vaches... parce qu'il provoque, le tabou scatologique inspire les artistes. Cependant, les travaux interrogeant la place de ces déchets dans l'espace public restent rares.

Quelle était la couleur de votre urine ce matin ?



Réponses obtenues le 3 mars 2021, avant la conférence (28 réponses)

Réponses obtenues le lendemain de la conférence (12 réponses)

Cette question posée aux étudiants fait écho à l'introduction de l'intervention d'Ilana Boltvinik. En effet, Ilana Boltvinik rappela que sous l'ancien régime la pratique médicale utilisant l'analyse de l'apparence de l'urine pour poser des diagnostics.

Paradoxalement, les participants au premier sondage semblent avoir été plus attentifs à la couleur de leur urine matinale que ceux du second... les différences de panel ne permettent cependant pas de tirer de grandes conclusions.

Il semble néanmoins que la conférence a **légèrement modifié la perception de l'articulation entre déchets et urbanisme**. Avant la conférence, les personnes interrogées associaient le terme de « déchet » à des résidus inutilisables dont on se débarrasse, à des saletés gênantes ou au tri et au recyclage : à une exception près, les déchets humains n'étaient pas explicitement mentionnés. Elles ne percevaient qu'un **lien ténu entre urbanisme et déchets** : la question de la collecte et de l'évacuation des déchets était généralement bien identifiée, le défi d'une organisation urbaine tenant compte de la gestion des déchets était plus rarement compris. Pour certains, les deux domaines ne se croisaient pas.

Les retours sur la conférence sont globalement positifs. Ils soulignent un intérêt marqué mais aussi une grande surprise quant à l'angle choisi pour aborder la question (« *original, intrigant, intéressant* » ; « *très atypique mais à la fois intéressant aussi* »). **La moitié des répondants affirment que leur vision des déchets humains a changé**, généralement parce qu'ils ont été incités à s'interroger sur des points nouveaux.

Cependant, si la majorité se montre favorable à la réutilisation des excréments comme fertilisants (« *oui, autant qu'ils servent à quelque chose* »), il est remarquable que les voix contre sont rares mais virulentes (« *non, c'est sale et immonde* »). De même, les toilettes sèches en appartement ne suscitent aucun enthousiasme et seul un quart des interrogés se dit prêt à boire de l'eau issue du recyclage de l'urine (... à moins de ne pas le savoir).

Environ trois-quarts seraient intéressés par un projet concernant l'urine ou le recyclage dans la ville.

12 Mars 2021,

Karim CHAMSEDDINE, Laetitia CORBIÈRE, Valériane CORNET, Lylia DAHMAN, Laurine DECOUARD, Eleonore DEKEYSER, Clara DELEFOSSÉ, Remi DEMORY, Jeanne DESCHAMPS, Audrey DULON, Axel DUMONT, Carlotta ELEONORE, Theophile FOLLEA ; encadrement: Jérôme Monnet.